

Ναρθηκοφόροι μὲν πολλοί,
βάκχοι δὲ τε παῦροι.

(Platon, *Phédon* 69c)

« Fouiller les mots »

par Rudolf Wachter

Le sujet de ce colloque, la tradition classique, implique un engagement énorme du côté des savants et de leur public. Les archéologues nous emmènent dans des sites d'habitations, des sanctuaires antiques ou dans les musées où les objets trouvés sont présentés et expliqués. Ils nous recommandent la lecture de livres bien illustrés, avec descriptions et interprétations des trouvailles. Les philologues nous parlent des œuvres écrites de l'Antiquité et de leur influence sur l'art et la littérature moderne, les films d'Hollywood inclus. Ils essaient de mettre en contact leurs contemporains avec les fondations de la pensée occidentale. Les historiens reconstruisent la politique des époques passées en mettant tout en rapport, la société et l'individu, les religions, les coutumes, la culture, les sources. Et ils espèrent que nous, le public, serons prêts à dépenser de l'énergie, du temps et de l'argent pour mieux connaître cette tradition.

Bien sûr, le film « Troy » ne touche pas les jeunes d'aujourd'hui parce que l'histoire qu'il raconte remonte à il y a 2700 ans, mais parce qu'elle les fait réfléchir sur l'absurdité de la guerre, sur la proximité de la vie et de la mort. Une minorité, peut-être, y cherche une réponse à la question homérique : vérité historique ou fiction ? De même, *La Peste* de Camus avec ses sources antiques, à savoir les passages sur la peste à Athènes chez Thucydide et chez Lucrèce, nous touche parce qu'elle nous montre, d'une manière choquante, l'absurdité de la maladie, symbole de la guerre, et l'impuissance totale de l'être humain vis-à-vis de la mort.¹ La littérature antique nous offre des cas exemplaires de la condition humaine, des exemples qui, malgré – ou précisément à cause de ? – leur distance temporelle, nous touchent par leur proximité culturelle, et surtout morale. L'archéologie, de son côté, nous frappe par des démonstrations contrastives : c'est le mélange entre l'existence dans l'Antiquité d'objets dont nous ne penserions peut-être pas qu'ils existaient déjà à une époque aussi reculée, et l'absence totale d'objets sans lesquelles nous ne pouvons presque plus nous imaginer une vie humaine. Là aussi, c'est le sentiment d'une proximité, par exemple l'identité du terrain que nous habitons et qu'ont habité les gens dans l'Antiquité, et en même temps le sentiment d'une distance énorme qui nous touchent.

Néanmoins, ces parallèles antiques nous sont *a priori* étrangers. Les textes antiques ne sont normalement pas des éléments constitutifs de notre vie de tous les jours, et les vestiges archéologiques également ne nous sont pas automatiquement proches, même aux habitants d'une ville comme Rome,

¹ Ces deux exemples font allusions aux leçons inaugurales de David Bouvier et de Danielle van Mal-Maeder le mercredi, 15 novembre 2006, en ouverture du colloque.

où, au moins au centre, il y a des traces de l'antiquité partout. En tant que chercheurs et amateurs de la tradition classique, nous savons bien quels efforts il faut fournir pour rendre proches à nos contemporains les valeurs de nos domaines.

À part le terrain et les objets concrets de la vie humaine d'un côté et la pensée et l'interaction sociale et politique de l'autre, il est un troisième domaine dont la profondeur historique est fascinante à découvrir : la langue. En fait, elle fournit un rapport encore plus direct et étroit entre nous-mêmes et le passé. Car il ne nous faut ni nous déplacer, ni ouvrir un livre, ni même ouvrir nos yeux ; nous avons en principe, tous et toutes, tout ce qu'il faut en nous-mêmes, dans nos cerveaux. Mais ici aussi, la profondeur historique ne se révèle pas automatiquement. Moyen culturel le plus important mais en même temps le plus naturel et inévitable², commun à pratiquement tous les êtres humains de plus de deux ans, la langue n'est pour la plupart des gens qu'un outil, et guère un objet de réflexion. Quand nous en devenons conscients, pour une ou deux secondes, c'est parce que quelqu'un a commis une faute ou nous a corrigé. Mais la conscience excède rarement le désir de savoir ce qui est correct et ce qui ne l'est pas – ce que j'appelle la question de l'élève : la question du « comment ? » Une telle restriction est regrettable, car ce n'est qu'avec la question « pourquoi telle ou telle expression est fautive et telle autre correcte » que la réflexion sur la langue devient vraiment intéressante. Voilà donc la question du chercheur, du philosophe qui cherche les causes en demandant : « pourquoi ? » À la fouille du terrain et à celle des textes s'associe donc un troisième type de fouille : celle de la langue.

Déjà synchroniquement, la réflexion sur la langue vaut la peine. Cet instrument de communication est l'un des objets les plus complexes en nous et le plus proche de notre identité qui nous soit encore accessible consciemment, tandis que le corps et l'âme et leurs communications non-verbales, échappent, nous le savons, systématiquement à notre attention et à notre analyse chaque fois que nous pensons que nous les avons compris. Nous pourrions appeler la langue la partie rationnelle de notre système communicatif, le messenger verbal entre l'inconscient et la conscience, entre notre intérieur et le monde extérieur, entre l'individu et la société. Il me semble donc évident, si nous voulons mieux nous comprendre nous-mêmes et notre fonctionnalité en tant qu'être individuel et social, d'analyser la langue et ses capacités le plus soigneusement possible. La première étape est la grammaire, sans laquelle rien ne peut être décrit, qui comprend la phonétique, la morphologie, la formation des mots et la syntaxe. Cette analyse n'est d'ailleurs jamais seulement une fin en soi, elle sert toujours à mieux comprendre le fonctionnement entier de la langue. Et elle peut aboutir à des domaines encore plus élevés, notamment la description de la stylistique, la rhétorique, la conversation, la narration, la poésie.

Ce n'est pourtant que dans une perspective diachronique, c'est-à-dire historique, que l'on peut trouver des réponses à la question du philosophe. Il est vrai, la compréhension de cet aspect, comme en littérature et en archéologie, ne va pas de soi. Mais les premiers pas ne sont point difficiles, puisqu'ils n'exigent que la connaissance d'un peu plus que la compétence en une langue moderne, le minimum linguistique naturel. Le surplus nécessaire peut être la connaissance d'autres langues contemporaines, connaissance très répandue dans notre population, ou bien, moins répandue, la connaissance de sa propre langue, ou d'autres langues, dans le passé.

² V. Stephen Pinker, *The Language Instinct*, 1994, passim.

Commençons avec un exemple très modeste mais qui nous montrera déjà à quel degré le passé est présent même dans les plus modestes domaines de notre langue. Voici trois phrases de caractère simple et quotidien, mais dans cinq langues différentes :

<i>manger un morceau de pain,</i>	<i>boire un verre de lait,</i>	<i>aller au lit</i>
<i>mangiare un pezzo di pane,</i>	<i>bere un bicchiere di latte,</i>	<i>andar a letto</i>
<i>comer un trozo de pan,</i>	<i>beber un vaso de leche,</i>	<i>ir(se) al lecho / a la cama</i>
<i>ein Stück Brot essen,</i>	<i>ein Glas Milch trinken,</i>	<i>zu Bett gehen</i>
<i>to eat a piece of bread,</i>	<i>to drink a glass of milk,</i>	<i>to go to bed</i>

Quand on regarde un tel tableau, d'une structure bidimensionnelle, on commence presque automatiquement à faire des comparaisons : les mots *pain, pane, pan* ; *boire, bere, beber* ; *lait, latte, leche* et *lit, letto, lecho* se rassemblent d'une manière frappante, et, pareillement, *bread, Brot* ; *drink, trinken* ; *glass, Glas* ; *milk, Milch* ; *bed, Bett*. Mais on se demande : Pourquoi, dans l'enseignement de l'allemand ou de l'anglais, les enseignants ne parlent-ils presque jamais de tels parallèles ? En apprenant l'italien ou l'espagnol, les francophones en sont sans doute plus conscients, parce dans ce cas le rapport existe avec leur langue maternelle qu'ils connaissent bien, mais encore une fois sans que l'on en parle directement. Il me semble parfois que l'attitude vis-à-vis des langues étrangères est telle qu'on leur reproche de contenir des mots différents de ceux dont on a l'habitude. Il est évident que la proximité linguistique entre les langues romanes, si l'une d'elle est notre langue maternelle, facilite l'apprentissage des autres. De même pour les germanophones, apprendre l'anglais est facilité par les rapports étroits entre les deux langues, mais il ne faut pas croire que nos professeurs d'anglais nous disent pourquoi les verbes comme *sing-sang-sung, bring-brought-brought* ressemblent tellement aux verbes allemands *singen-sang-gesungen, bringen-brachte-gebracht* ! Et voilà de nouveau notre question du philosophe : « pourquoi ? » !

Ce ne sont pourtant pas seulement les ressemblances qu'il faut observer, les différences sont aussi fort intéressantes et instructives, et elles sont d'ailleurs beaucoup plus difficiles à expliquer. Prenons l'expression anglaise *a piece of bread*. Il est évident que *piece* ressemble au français *pièce* et à l'italien *pezzo*, mais un francophone ne dirait jamais *une pièce de pain*. Pourquoi ? Et qu'en est-il des mots *morceau* et *trozo* ? Expliquer de telles différences n'est pas du tout facile. L'espagnol *vaso*, au moyen duquel on boit du lait dans ces pays-là (ou plutôt du *vino tinto*, c'est-à-dire du « *vin teint* ») nous pose moins de difficultés quoique nous n'utilisions pas normalement un vase pour boire. Mais que penser du verbe espagnol *comer* pour « manger » ? Pour cette différence éclatante, il nous manque pareillement, au premier regard, une explication évidente.

C'est alors la comparaison des langues qui nous amène à poser la question du philosophe, et la question finale au sujet des langues humaines sera donc : Pourquoi l'humanité utilise-t-elle des langues différentes et non pas une seule (ce qui rendrait notre vie, et notamment celle des fonctionnaires de l'Union Européenne à Bruxelles, beaucoup plus facile), et, s'il est naturel d'avoir une diversité de langues, comment les différences se font-elles, pourquoi existe-t-il quand même de multiples ressemblances, et pourquoi, dans le détail, y a-t-il une ressemblance ici, mais une différence là ?

Or, qu'a à faire cela avec la tradition classique dont nous traitons ici ? Mais beaucoup ! Parmi les mots de notre exemple qui sont réguliers dans les trois langues romanes, au moins quatre sont très semblables en latin : *pānis* « le pain », *lac* (ou *lacte*) « le lait », *lectus* « le lit », et *bibere* « boire », et

nous observons que la version italienne est normalement la plus proche. De plus, nous trouvons en latin *manducāre* « mâcher » qu'on met en rapport avec *manger* et *mangiare*, puis *vitrum* « le verre » et *vās* « récipient ». Même la solution pour les verbes espagnols *comer* et *ir* nous y est offerte : *īre* est le verbe latin normal pour « aller », tandis que les verbes correspondants à *aller* et *andare* y ont des significations plus particulières. Nous nous souvenons d'ailleurs qu'aussi en français *ire* est encore présent, à savoir au futur et au conditionnel, *tu iras* et *tu irais*. Le cas de *comer* est semblable : le verbe latin *manducāre* a une signification spéciale, et de nouveau les Espagnols préfèrent utiliser le verbe qui en latin est normal. Dans cette dernière langue, le verbe a la forme *comedere* ou *comesse*, et il est utilisé, par exemple, dans le deuxième vers de la fameuse fable du corbeau et du renard que nous raconte d'une manière magistrale le poète Phèdre, ou Phaedrus, qui vivait en époque augustéenne :

Cum dē fenestrā corvus raptum cāseum / comesse vellet, celsā residens arbore ...

Alors que « Maître Corbeau, sur un arbre perché », voulait manger le fromage qu'il avait volé sur une fenêtre ... etc.

Même ceux qui n'ont jamais fait de latin comprennent facilement tous ces mots, à savoir *fenêtre*, *finestra* ; *corbeau*, *corvo*, *cuervo* ; *rapt*, *rápido*, *rape* ; *caséine*, *queso*, *cheese* ; *excellent*, *Excelsior* ; *résidence*, *residenza*, *residencia*, *residence* ; *arbre*, *árbol*, *albero* et beaucoup d'autre mots qui présentent des ressemblance phonétique et sémantique avec les mots latins *fenestra*, *corvus*, *raptus*, *cāseus*, *celsus*, *residēre* et *arbor*.

Si, en montrant les rapports entre les mots romans et latins, j'ai évité jusqu'ici toute référence à la dimension historique, c'est intentionnellement que je l'ai fait ! C'était ainsi que les savants – l'un des premiers à l'observer fut d'ailleurs Dante Alighieri – avaient d'abord décrit la parenté des langues romanes et du latin, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on comprit que les langues romanes continuent le latin historiquement, qu'il y a donc une succession de langues ou d'étapes de langue de sorte que les langues romanes n'existaient pas encore quand le latin était vivant, et que le latin n'existait plus une fois les langues romanes nées. Mais il est aussi bien connu aujourd'hui que cela vaut pour les langues parlées et non nécessairement pour les langues écrites qui peuvent être utilisées, lues et écrites sans fin ; les parler, d'autre part, est chose artificielle et reste un but secondaire de l'enseignement.

Si nous adoptons maintenant la vue strictement historique, il faut insister sur un point important : les principes du changement linguistique, voire le fait même que les langues changent, furent découverts à un moment plutôt récent dans l'histoire des sciences occidentales, à savoir autour de 1800. On a alors découvert que les sons et les combinaisons de sons dont les mots d'une langue sont composés changent avec le temps – très lentement, en fait, rarement de manière perceptible pour un individu durant sa vie, mais au bout de quelques siècles, le système phonétique d'une langue peut être clairement différent qu'au début. Prenons quelques exemples de tels changements phonétiques, illustrés par des paires de mots de structure phonétique semblable :

le latin *pānis* et *manus* sont devenus *pain* et *main*, *pane* et *mano*, *pan* et *mano*, *lacte* « lait » et *factum* « fait » sont devenus *lait* et *fait*, *latte* et *fatto*, *leche* et *hecho*, *nocte* « (dans la) nuit » et *octo* « huit » sont devenus *nuit* et *huit*, *notte* et *otto*, *noche* et *ocho*

Une origine phonétique identique a donc régulièrement abouti à un résultat identique dans chacune des langues, mais à des résultats différents d'une langue à l'autre. Le principe peut être décrit ainsi : le résultat d'un changement phonétique ne peut jamais être prévu, mais là où il y a un changement, il est le même pour tous les cas phonétiquement semblables. On s'imagine facilement quelle sensation fit cette découverte : elle ouvrit l'accès à la compréhension du comment et du pourquoi il se fait que l'humanité connaît différentes langues !

Or, la ressemblance entre les langues romanes est tellement forte, même p. ex. dans les détails de la conjugaison des verbes réguliers et irréguliers, qu'elle nous rend l'apprentissage mutuel très facile, et cela après un millénaire et demi de séparation suite à la destruction de l'Empire Romain ! La séparation était cependant beaucoup moins stricte qu'on pourrait le penser. Sauf le roumain, toutes les langues romanes sont entrées à nouveau en un contact étroit mutuel à l'époque carolingienne au plus tard. Et le latin en tant que langue d'église et d'érudition a empêché qu'elles s'éloignent trop les unes des autres ; en fait, il a influencé l'histoire des langues européennes loin au-delà les frontières de la famille linguistique romane. Prenons l'anglais ! D'une part, en 1066 les Normands ont importé le français dans l'Île britannique, fait historique qui a augmenté énormément le vocabulaire de la langue anglaise. On a déjà vu l'exemple du mot *pièce* qui est devenu *piece* dans *a piece of bread*, mais il y a encore angl. *table, chair, plate, fork, cup* et maints autres mots qui furent empruntés à ce moment-là. Ces emprunts furent même soumis à des changements phonétiques réguliers typiques de l'anglais médiéval. Ainsi, *reason, season*, correspondent à *raison, saison*, leurs équivalents actuels en français. En ce qui concerne *feast* « fête » et *beast* « bête », bien qu'ils aient maintenant un aspect tout à fait indigène, ressemblant à *least* et *yeast* d'origine germanique, l'emprunt d'un modèle français médiéval est évident, modèle qui d'ailleurs à cette époque-là était encore prononcé avec le *s* original (voir latin *bestia, dies festus* vel sim.), dont aujourd'hui ne reste que le signe graphique de l'accent circonflexe. D'autre part, une partie encore plus grande du vocabulaire anglais, appelée les « hard words » et comprenant des mots souvent difficiles, longs et techniques, a été empruntée des langues savantes latine et grecque dès le Moyen Âge, parfois encore à travers le français, p. ex. *hydrodynamics, subservience, indemnification, puerperal, counterespionage, investigative*. Bien que nous ne sachions souvent pas comment prononcer ces « hard words » en anglais, nous les comprenons normalement sans difficulté, beaucoup mieux de toute façon que la plupart des « soft words », à savoir les mots mono- ou dissyllabiques presque toujours d'origine germanique et d'un style quotidien, p. ex. *pat, pet, pit, pot, put, pate, peat, pout, daft, dale, dam, dank, darn, daub, daw, daze*. Mais pour les gens de langue maternelle anglaise, la situation est inverse, d'où les épithètes « hard » et « soft ». Du point de vue de la linguistique historique, les « soft words » n'ont d'ailleurs pas moins d'intérêt que les « hard words », puisqu'ils peuvent être comparés avec des mots apparentés dans d'autres langues germaniques. Il ne s'agit alors presque jamais d'emprunts mais de mots hérités d'une phase commune germanique avant l'émigration des Anglo-Saxons du continent au V^e siècle après J.-C. Et là aussi, il vaut la peine d'observer étroitement les changements phonétiques réguliers. Ainsi on retrouve la différence dans la première consonne de *drink* et *trinken* dans *drive* et *treiben* ou *dead* et *tot*, celle du vocalisme dans *dead* et *tot* se retrouve dans *bread* et *Brot*, *red* et *rot*, *lead* « plomb » et *Lot* « aplomb » et même dans *shred* « déchirer, dépecer » et *Schrot* « menuise, petit plomb de chasse », ce qui ouvre la voie à la compréhension d'un grand nombre de rapports étymologiques fascinants.

Les langues germaniques, elles aussi, ont beaucoup emprunté au latin. La couche la plus ancienne de tels emprunts remonte à l'Empire Romain et comprend des mots de la vie quotidienne, p. ex. *Käse* déjà mentionné, mais aussi *Strasse, Platz, Küche, Wein, Büchse, Birne, Pfund*, etc., et, de plus, une grande partie de la terminologie de l'église comme *Kirche, Kloster, Bischof, Priester, Mönch, Messe, Opfer, Pfingsten, predigen*. Une partie importante de ce vocabulaire est d'ailleurs d'origine grecque, à savoir *Platz, Büchse, Kirche, Bischof, Priester, Mönch, Pfingsten*.

On retrouve les mots de cette couche ancienne dans presque toutes les langues de l'Europe occidentale, et, du fait qu'ils ont eu suffisamment de temps pour s'adapter phonétiquement aux langues qui les ont accueillis, on les reconnaît à peine comme des emprunts. Cela se voit surtout en anglais : *cheese, street, place, kitchen, wine, box, pear, pound ; church, cloister, bishop, priest, monk, mass, offer, Pentecost, preach*. On suppose d'ailleurs que les Anglo-Saxons avaient appris les plus vieux d'entre eux déjà avant leur émigration de l'Allemagne ; d'autres n'ont atteint l'Angleterre qu'avec les Normands après 1066, notamment *place, cloister, to preach*. Même les langues slaves occidentales présentent une partie de ces emprunts qu'elles ont acquis lors de la christianisation dès 800 après J.-C. environ, p. ex. le polonais, où l'on trouve *plac, kuchnia, wino, puszka, funt ; cerkiew (orthod.)³, klasztor, biskup, mnich, msza, ofiara*, dont quelques uns présentent la forme allemande, notamment *plac*, prononcé [plats], et *funt*.

Le phénomène des « hard words » n'est point réservé à l'anglais. Dès la Renaissance, le vocabulaire de toutes les langues européennes a été enrichi de milliers de mots savants latins et grecs. Mais il est évident que les locuteurs de langues romanes y ont eu un énorme avantage, puisqu'ils connaissaient les racines d'une grande partie de ces mots, surtout ceux d'origine latine dont les racines étaient déjà présentes dans leur vocabulaire de base. Mais puisque ces derniers mots, hérités directement du latin, avaient entre-temps été modifiés par des changements phonétiques (notamment en français où ces changements étaient particulièrement forts et fréquents), on observe maintenant tout une série de paires étymologiques, où un mot hérité survit à côté de son « clone » emprunté secondairement au latin savant : *orteil et article, août et auguste, écouter et ausculter, chance et cadence, forge et fabrique, frêle et fragile, métier et ministère, raison et ration, sanglier et singulier, étroit et stricte*.

Dès le Moyen Âge, où elles étaient entrées en un contact très intensif qui perdura jusqu'à nos jours de paneuropéanisme, les langues « modernes » ont aussi emprunté des mots – et non pas seulement des mots, mais aussi d'autres traits linguistiques, notamment syntaxiques – les unes des autres. Très souvent il est même impossible de dire quelle langue fut le modèle de quelle autre pour tel ou tel emprunt. On a déjà vu qu'après 1066, l'anglais importa une grande quantité de mots français. Déjà auparavant, il avait intégré des mots « vikings », ce qui a, entre autres, produit des clones germaniques amusants comme *shirt* (anglais originel) et *skirt* (emprunt nordique). La littérature médiévale paneuropéenne avec de nombreuses traductions et imitations (« Chanson de Roland », « Roman de Troie », « Arthur » et ses « Chevaliers de la Table ronde », notamment « Perceval », etc.), les savants migrant entre les nouvelles Universités (Bologne, Paris, Oxford, Prague, etc.), les mariages internationaux entre les maisons princières de toute l'Europe et les sciences qui commençaient d'apparaître aux XVI^e et XVII^e siècles devaient renforcer aussi les contacts linguistiques et le besoin d'exprimer tout ce que pouvaient exprimer les autres langues, et principalement le latin. Même le

³ Le mot courant pour « église » est *kościół*, du latin *castellum*.

vocabulaire de tous les jours était fortement standardisé, notamment par le commerce européen et mondial. Ainsi, on observe, par exemple en allemand, des centaines d'emprunts du français : *Vase, Vitrine, exzellent, originell, Residenz, Platte, Saison* et *Staatsraison*. Plusieurs mots ont fait un détour via l'anglais, p. ex. *Leasing* (vis-à-vis de *Laisser-faire*), *Couch* (prononcé [kautf]), vis-à-vis de *kuschen* et *kuscheln*) et *Europa Cup* (vis-à-vis de *Coupe Dänemark*). Et tout cela, et beaucoup plus, vient finalement du latin ou du grec.

La curiosité du linguiste ne s'arrête pas encore. La question se pose également de savoir si la ressemblance entre l'allemand *essen* et le latin (*com*)*esse*, entre *Nacht* et *noctem*, *acht* et *octō*, entre *ist* et *est*, *sind* et *sunt*, et encore entre *sechs, sieben, neun, zehn* et *sex, septem, novem, decem* s'explique, elle aussi, par un emprunt du latin il y a 2000 ans ? Mais dans ce cas, la réponse doit être clairement négative ! Dans ces cas-là, l'histoire des langues nous emmène dans un passé encore plus lointain. En effet, le latin et les langues germaniques sont apparentées elles aussi. Elles appartiennent à la famille linguistique indo-européenne dont la période commune se situait autour de 3000 ou 4000 av. J.-C. Font aussi partie de cette grande famille les langues slaves, baltes, celtiques, le grec, même le sanskrit en Inde et beaucoup d'autres. C'était précisément avec la découverte de cette grande famille de langues qu'a été fondée, au début du XIX^e siècle, la grammaire comparée des langues indo-européennes, plus précisément avec le premier livre entièrement dédié à la comparaison de ces langues et surtout de la morphologie de leur système verbal, publié en 1816 et dont l'auteur était Franz Bopp. La découverte de Bopp a tellement enthousiasmé le monde savant de l'époque que le puissant ministre de la jeune Prusse, Wilhelm von Humboldt, créa pour Bopp dans sa nouvelle Université de Berlin la toute première chaire de linguistique et de langues orientales du monde. Dès lors, la discipline de la linguistique historique et comparative fit d'énormes progrès dans la description et la compréhension des changements linguistiques à tous les niveaux de la langue. La parenté des langues et des dialectes, leur développement divergent dans des périodes de ségrégation et de séparation, et, inversement, le développement convergent lors d'une réunion de groupes de locuteurs séparés auparavant, sont maintenant des concepts bien établis dans la science du langage.

L'un des plus importants phénomènes de l'histoire comparative du vocabulaire de nos langues fournira le dernier point de notre plaidoyer en faveur de l'Europe des langues vue dans une perspective historique. En apprenant l'allemand, les francophones se demandent sans doute régulièrement pourquoi les correspondances lexicales littéraires, religieuses ou techniques sont si souvent sémantiquement proche, mais formellement différentes de ce qu'on utilise dans les langues romanes et même en anglais. Pourquoi en allemand pour le nominatif, génitif, datif, etc., on utilise normalement le mot *der Fall* au lieu de *Kasus*, correspondant à *le cas, the case* ? Pourquoi *grossmütig* ou *grossherzig* pour *magnanime, magnanimous* ? Pourquoi *der Heilige Geist* pour *le Saint-Esprit, the Holy Spirit* ? Pourquoi *die Begeisterung* pour *l'inspiration, the inspiration*, où nous retrouvons le rapport entre *Geist* et *esprit/spirit* de l'exemple précédent ? En linguistique, le phénomène avec lequel nous avons à faire ici s'appelle « calque ». Un calque est un mot emprunté qui n'est pas adopté tel quel, mais qu'on a fait, pour ainsi dire, changer de vêtements, en créant dans la langue qui l'emprunte un nouveau mot (calque morphologique) ou simplement en imposant le sens emprunté à un mot préexistant avec un sens voisin (calque sémantique). Il s'agit là d'un phénomène extrêmement fréquent, surtout dans les langues septentrionales européennes, à savoir les langues celtiques, le germanique, le slave, le balte, mais aussi le hongrois, le finnois et l'estonien qui font aussi partie de la culture de l'Europe occidentale, tout en

n'appartenant pas à la famille linguistique indo-européenne. Il est donc possible qu'un mot ait un aspect allemand, ou polonais, ou finnois, mais qu'on y trouve, en « fouillant », un concept tout-à-fait classique en arrière-fond, directement pris au latin : *cāsus*, *magnanimus*, *spīritus* et *inspīrātiō*. L'anglais connaît d'ailleurs aussi ce procédé, seulement il adopte tout aussi volontiers la méthode de l'emprunt direct. Ainsi, *magnanimous* coexiste avec *great-hearted*, *the Holy Spirit* avec *the Holy Ghost*, mais pour les emplois du latin *cāsus* l'anglais n'utilise que *case*, soit-il au sens grammatical ou au sens plus large, p. ex. *dans ce cas*, *in this case* (all. *in diesem Fall*), *en cas de*, *in case* (all. *falls* ; *für den Fall*, *dass*), *c'est le cas*, *it is the case* (all. *es ist der Fall*). L'ancien mot germanique *the fall*, pour sa part, est strictement réservé aux sens concrets, à savoir « chute, cascade, pente, automne, etc. » ; il n'a pas été adopté, comme ce fut le cas de son cousin allemand, pour des calques sémantiques motivés par le latin.

Or, notre histoire linguistique de la tradition classique n'est pas encore complète en regard de l'influence multiple du latin sur les langues de l'Europe actuelle. En fait, j'ai choisi les trois exemples de calque linguistique *cāsus*, *magnanimus*, *spīritus/inspīrātiō* parce que déjà les mots français ou latins et leurs significations ne sont point des inventions romaines. Ils remontent en effet au grec, et les Romains ont agi de la même manière que les allemands beaucoup plus tard : ils ont traduits, calqués les modèles grecs. Le mot *cāsus*, utilisé pour les cas grammaticaux déjà par Cicéron et Varron, est un calque du grec *πτῶσις*, dérivé du verbe pour « tomber », *cadere*, comme le substantif grec l'était du verbe grec correspondant *πίπτειν* (pft. *πέπτωκα*)⁴. L'adjectif *magnanimus* de son côté est un calque de *μεγάθυμος*, épithète de divinités et d'animaux fiers déjà chez Homère. Le troisième cas, celui de *spīritus* et *inspīrātiō*, quant à lui, est tellement fascinant que nous allons le développer un peu plus en détail, puisque son histoire semble ne pas avoir été suffisamment bien comprise et décrite jusqu'ici.

Le latin *inspīrāre* signifie littéralement « remplir quelqu'un de souffle (divin) ». La composition *in* + *spīrāre* « respirer » avec un sens factitif et transitif est attestée pour la première fois chez Virgile⁵. Il n'y a aucun doute qu'il s'agit ici d'un calque (sémantique et syntaxique) d'après le grec où le verbe composé *ἐμπνέω* en sens figuré est déjà attesté chez Homère (avec comme objet *μένοσ* et *θάρος*) et notamment chez Hésiode (avec comme objet *αὐδὴ θέσπις*)⁶, tandis que pour le substantif et l'adjectif la composition avec *ἐπί* est plus courante : le substantif *ἐπίπνοια* (*epípnoia*) « souffle divin qui tombe sur (ἐπί) qqn » est attesté depuis Éschyle (suppl. 17, 43, 577), et l'adjectif *ἐπίπνοος* (*epípnoos*), de structure possessive (« ayant *πνοή* sur soi-même ») mais réinterprété avec un sens passif « pris par le souffle divin », est fréquent notamment chez Platon. Plus tard, la correspondance des racines *πνε(φ)-* et *spīr-*,

⁴ Il n'est d'ailleurs pas clair pourquoi les formes de la déclinaison reçurent cette désignation en grec.

⁵ Le verbe semble avoir été créé par Lucrèce avec un sens intransitif « respirer » : 4.1109 *inspirant pressantes dentibus ora*. Virgile a d'abord ajouté l'usage transitif en Géorg. 4.236 sq. *illis* (scil. *apibus*) *ira modum supra est, laesaeque venenum morsibus inspirant et spicula caeca relinquunt*, et enfin le sens de l'inspiration divine, érotique dans l'Énéide 1.687 sq. (Vénus à Cupidon) *cum dabit amplexus atque oscula dulcia figet* (scil. Didon à toi), *occultum inspires ignem fallasque veneno* ; poétique-prophétique ibid. 6.11 sq. (*Sibylla*) *magnum cui mentem animumque Delius inspirat vates, aperitque futura*.

⁶ Théog. 25 Μοῦσαι ... 31 sq. ἐνέπνευσαν δέ μοι αὐδὴν θέσπιν.

établie par ce calque classique, a été réutilisée dans le Nouveau Testament latin pour le calque de *Spīritus Sanctus* « Saint Esprit » sur τὸ Πνεῦμα τὸ Ἅγιον que nous avons rencontré plus haut. Or, pour les Grecs et les Romains, le πνεῦμα et le *spīritus* de ces images religieuses était normalement plus qu'un simple « souffle », et, en fait, les Grecs – et seulement eux – avaient une expression qui signalait un concept beaucoup plus puissant, à savoir ἔνθεος, de nouveau un composé possessif de formation très archaïque « ayant la divinité en soi-même », avec les dérivés (avec contraction) ἐνθουσιάζω, ἐνθουσιασμός, ἐνθουσιαστικός, etc., que nous avons emprunté : *enthousiasme, enthusiasm, Enthusiasmus*, etc. Cette famille de mot, à la différence de celle de ἐπί + πνε(Ϝ)-/πνο(Ϝ)-, n'a pas uniquement une signification positive, mais, selon la divinité et la situation de son activité, elle peut être positive ou négative, bienfaisante ou menaçante. Cette ambiguïté du divin, on le sait, a eu une très grande importance pour le caractère de la religion des Grecs anciens, si on se rappelle d'un côté l'inspiration divine des poètes et musiciens et de l'autre celle des Bacchantes chez Euripide, ou celle d'Éros, divinité dont l'ambiguïté est exemplaire. Les Romains, pour leur part, n'ont pas eu la possibilité de former des calques précis et élégants sur ἔνθεος et ses dérivés : **indeus/*indīvus* était impossible non seulement à cause de l'ambiguïté du latin *in*-⁷ mais aussi à cause de la perte préhistorique de la catégorie des composés possessifs dans cette langue, et, de même, un verbe **indeāre, *indīvāre* ne se recommandait pas non plus. Ils se contentaient donc du calque *inspīrāre*, mais se limitaient en même temps sur ses sens positifs. Le concept large d'ἔνθεος, impossible à traduire dans une langue moderne européenne, le latin inclus, reste donc dans son sens universel un concept purement grec. (Il semble même qu'on puisse en tirer un principe linguistique important, à savoir que certains concepts et certaines idées sont liés à la faculté d'être exprimées d'une manière brève et précise par la langue en question.) Déjà le latin a dû avoir recours à l'image du « souffle » pour exprimer ἔνθεος. Cela marqua la fin du concept ambigu et de la double signification de l'« inspiration », et l'Europe devait dès lors se contenter – et le doit jusqu'à nos jours – de deux termes, le terme positif de l'inspiration (all. *Begeisterung*) et le terme négatif de l'obsession (*Besessenheit*). En fait, même le mot *enthousiasme* directement emprunté a perdu complètement son côté négatif et menaçant, ce qui nous montre la distance entre la religion archaïque et classique des Grecs et celle des Romains, dont les influences grecques était surtout hellénistiques, et, encore plus, entre la religion des Grecs et le christianisme qui depuis l'Antiquité a imposé son empreinte à la façon de penser et de parler en Occident.

En ce qui concerne l'origine de l'image du divin, on peut se demander si elle ne viendrait pas peut-être du contexte précis de l'oracle de Delphes. De ce fameux endroit nous sont parvenues plusieurs descriptions qui nous apprennent que la Pythie puisait son inspiration de l'eau de la source Kassotis⁸ ou d'une vapeur sortant de la terre. Voici celle de Strabon (9.3.5) : Φασὶ δ' εἶναι τὸ μαντεῖον ἄντρον κοῖλον κατὰ βάθους, οὐ μάλα εὐρύστομον, ἀναφέρεσθαι δ' ἐξ αὐτοῦ πνεῦμα ἐνθουσιαστικόν, ὑπερκεῖσθαι δὲ τοῦ στομίου τρίποδα ὑψηλόν, ἐφ' ὃν τὴν Πυθίαν ἀναβαίνουσιν, δεχομένην τὸ πνεῦμα, ἀποθεσπίζειν ἕμμετρα τε καὶ ἄμετρα· ἐντείνειν δὲ καὶ ταῦτα εἰς μέτρον ποιητὰς τινὰς ὑπουργοῦντας τῷ ἱερῷ « On dit que l'oracle est une cavité qui pénètre profondément dans le sol, avec un orifice étroit

⁷ Sont restés plus clairement distincts le grec ἐν- vs ἀ-, et l'all. *in-* vs *un-*.

⁸ Paus. 10.24.7.

d'où s'exhale une émanation propre à susciter un transport surnaturel. Sur l'orifice est installé un trépied élevé sur lequel monte la Pythie. Pénétrée du souffle inspirateur, elle rend des oracles en vers ou en prose. Ces derniers sont alors mis en vers par des poètes attachés au service du sanctuaire. »⁹ L'oracle avait été découvert, selon les anciens, par des bergers dont les chèvres commençaient à sauter d'une manière étrange en s'approchant d'un certain endroit.¹⁰ Plutarque qui avait été prêtre à Delphes et connaissait donc mieux les lieux et les procédés que tout autre écrivain nous en parle aussi.¹¹ Ces observations grecques ont récemment été confirmées d'une manière plausible par l'observation de deux failles géologiques qui se croisent très probablement sous le temple d'Apollon et par la mise en évidence de traces du gaz hallucinogène éthène ou éthylène (C₂H₄) et d'autres substances toxiques¹². Or, le mythe de la découverte de cet effet hallucinogène à l'endroit du futur oracle nous entraîne dans un passé lointain et semi-mythique où les bergers et leurs chèvres occupaient encore le site. Il est vrai, la première référence directe d'un mot dérivé de la racine de πνέω à la mantique apollinienne ne se trouve, sauf erreur de ma part, que chez Platon (Phèdre 265b où divers types d'ἐπίπνοια divine sont décrits), mais on a vu que l'inspiration divine du poète par les Muses, dont Apollon était le conducteur, est déjà attestée chez Hésiode, et on sait que les oracles étaient proclamés en hexamètres. Il semble donc très probable que les vapeurs inspiratoires ont été découvertes à une époque très reculée, sinon le sanctuaire et le temple d'Apollon ne se trouveraient pas exactement à l'endroit du croisement des deux failles géologiques, et, par conséquent, l'image de l'inspiration par un souffle divin pourrait très bien avoir été « inspirée » par des observations à Delphes même en époque homérique, voire pré-homérique. Pour conclure ces petites « fouilles de mots », nous n'hésitons pas à affirmer que dans la plus grande partie du vocabulaire culturel de nos langues, et même dans beaucoup de mots de tous les jours, se cachent plus ou moins ouvertement l'influence immense de l'Antiquité, latine et souvent même grecque, surtout si l'on n'oublie pas de prendre en compte les calques. De plus, un très grand nombre

⁹ Traduction de Raoul Baladié (éd.), Strabon, Géographie, tome VI (Livre IX), Paris 1996, 122.

¹⁰ Diodore 16.26 ; Paus. 10.5.7.

¹¹ Plut. de Pythiae oraculis 17, où le fait que la Pythie a cessé de prophétiser en vers est expliqué entre autre τοῦ πνεύματος παντάπασιν ἀπεσβεσμένου καὶ τῆς δυνάμεως ἐκλελοιπυίας. De defectu oraculorum 40 (mor. 432D) il parle du μαντικόν ῥεῦμα καὶ πνεῦμα, et ibid. 42 (433C) il dit que parmi les exhalaisons (ῥεύματα) que la terre fait jaillir, celles de Delphes sont les seules à disposer les âmes à l'enthousiasme et à la révélation de l'avenir. Ensuite, il parle d'un berger qui avait proféré des φωνάς ἐνθουσιώδεις. Ibid. 50 (437C) il mentionne une odeur agréable et parfumée qui remplit le local où ceux qui consultent les dieux sont assis. V. Robert Flacelière (éd.), Plutarque, Œuvres morales, tome VI Dialogues pythiques, Paris 1974, passim.

¹² J.Z. de Boer, J.R. Hale et J. Chanton, New evidence for the geological origins of the ancient Delphic oracle (Greece), *Geology*, August 2001, vol. 29 no. 8, 707–710 ; H.A. Spiller, J.R. Hale, J.Z. de Boer, The Delphic oracle : a multidisciplinary defense of the gaseous vent theory, *Journ. of Toxicology and Clinical Toxicology* 40/2, 2002, 189–96 ; J.R. Hale, J.Z. de Boer, J.P. Chanton, H.A. Spiller, Questioning the Delphic oracle, *Scientific American* 289/2, 2003, 66–73. Pour ces informations, je me base également sur le travail de maturité de Xenja Herren, Kommentar zu Pausanias : Textstellen 10.5.5–5.11 ; 10.6.5 ; 10.12.1–12.3 und 10.12.8–12.11 (Gymnase de Langenthal, novembre 2004), sous la direction de Catherine Trümpy et sous ma co-direction.

de mots dans nos langues sont encore plus anciens, beaucoup plus anciens, et se perdent dans l'ombre du passé, indo-européen ou même plus lointain. Ainsi, cet outil quotidien qu'est notre langue s'est manifesté comme un trésor énormément riche de tradition, tradition classique surtout, au moins dans le vocabulaire de la littérature, de l'art et de la science.

Je souhaite à ce livre des lecteurs et lectrices έμπνοοι, βάκχοι et non seulement ναρθηκοφόροι !

Lectures recommandées :

Bartels, Klaus (1981) *Streiflichter aus der Antike*, Zürich (NZZ).

— (1986) *Sokrates im Supermarkt : neue Streiflichter aus der Antike*, Zürich (NZZ).

— (1988) *Wie die Amphore zur Ampel wurde : neunundvierzig Wortgeschichten*, Munich (DTV).

— (1989) *Zeit zum Nichtstun : Streiflichter aus der Antike*, Zürich (NZZ).

— (1993) *Homerische Allotria : hundert neue Streiflichter aus der Antike*, Zürich (NZZ).

— (1996) *Wie Berenike auf die Vernissage kam : 77 Wortgeschichten*, Mayence (Philipp von Zabern).

— (1998) *Wie der Steuermann im Cyberspace landete : 77 neue Wortgeschichten*, Darmstadt (Primus).

— (1998a) *Wie die Murmeltiere murmeln lernten : 77 neue Wortgeschichten*, Mainz (Zabern).

— (2003) *Trüffelschweine im Kartoffelacker : 77 neue Wortgeschichten*, Mainz (Zabern).

— (2004) *Internet à la Scipio : neue Streiflichter aus der Antike*, Zürich (NZZ).

Curtius, Ernst Robert (1948). chapitre XIV « Etymologie als Denkform », dans : *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern, 488–92.

Walter, Henriette (1988), *Le Français dans tous les sens*, Paris (Robert Laffont).

— (1994), *L'Aventure des langues en Occident*, Paris (Robert Laffont).

— (1997), *L'Aventure des mots français venus d'ailleurs*, Paris (Robert Laffont).

— (1998), *Le Français d'ici, de là, de là-bas*, Paris (Jean-Claude Lattès).

— (2001), *Honni soit qui mal y pense. L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Paris (Robert Laffont).

Vossen, Carl (1968), *Mutter Latein und ihre Töchter*, Düsseldorf.

Wright, Roger (ed.) (1991). *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres (Routledge).

Woodard, Roger D. (éd.) (2003). *World's Ancient Languages*, Cambridge (CUP).